

Séance du 23 mars 2026

Séminaire interne « Identités / Identité »

Pieds-noirs : quelle identité ?

Claude LAMBOLEY

Académie des Sciences et Lettres de Montpellier

MOTS-CLEFS

Accent et parler, Algérie, Alsaciens et Lorrains, arts plastiques, colonisation, cuisine, Francs-comtois, identité, Italiens et Maltais, littérature et musique, Mahonnais et Espagnols, Pieds-noirs.

RÉSUMÉ

L'auteur rappelle la diversité du peuplement de l'Algérie après 1830 et l'originalité de l'identité des Pieds-noirs qui s'est affirmée après l'Exode de 1962.

Le terme « Pieds-noirs », dont aucune définition arrêtée n'existe à l'heure actuelle, s'est imposé à partir de 1955 et désigne les Français originaires d'Algérie – et, par extension, les Français d'ascendance européenne – installés en Afrique française du Nord jusqu'à l'Indépendance, c'est-à-dire jusqu'en juillet 1962 pour l'Algérie française ou au-delà pour ceux qui y sont restés après l'Indépendance¹. Cela exclut les Musulmans et les Juifs, ces derniers présents dans le pays dès le II^e ou III^e siècle, donc bien avant les Turcs et les Français². Dans ce bref exposé, nous essaierons de mettre en évidence, dans une première partie, la diversité originelle de cette communauté et, dans une seconde partie, son identité originale, conscient que nous ne pourrons épuiser ce vaste sujet.

Une diversité originelle

Le peuplement de l'Algérie ne s'est pas effectué sans difficultés. Pourtant, très vite, après le débarquement de Sidi-Ferruch et la prise d'Alger, en 1830, de nombreux aventuriers avaient afflué : négociants marseillais espérant tirer profit de la mise en valeur du pays, ouvriers français, mais aussi allemands ou suisses pensant faire fortune, et surtout Maltais qui disputaient aux Juifs le petit commerce. Mais cette première colonisation, non voulue par le gouvernement parisien, spontanée, réduite et inorganisée,

¹ Même si ce surnom avait, à l'origine, une connotation péjorative, les Français d'Algérie se le sont approprié au moment du conflit franco-algérien, pour affirmer leur identité vis-à-vis des Métropolitains.

² Il ne faut cependant pas oublier que certains Musulmans et les Juifs séfarades, ayant acquis la nationalité française par le décret Crémieux de 1870, seront contraints de quitter définitivement l'Algérie en 1962 et grossiront le flot des rapatriés pour gagner la Métropole. Peu de Juifs iront en Israël.

fut un échec. Beaucoup de ces premiers arrivants, déçus, retournèrent rapidement dans leur pays d'origine.

La première tentative notable de colonisation fut le fait des « colons en gants jaunes »³. Elle fut réalisée, dès 1831, par des hommes jeunes, entreprenants, le plus souvent de naissance aristocratique et d'opinion légitimiste, à l'étroit dans la France de Louis-Philippe (*regn.* 1830-1848)⁴. Ce sont eux qui entreprirent la mise en valeur de la plaine de la Mitidja, laquelle, marécageuse et source de fièvres, s'étendait au sud d'Alger. Cette première colonisation faillit être emportée lors de l'insurrection du 19 novembre 1839. Ce fut cependant une réussite, mais une réussite très limitée car elle ne fut le fait que de quelques familles ou individus.

En fait, dans ces premiers temps de présence française en Algérie, seule une implantation exogène fut un réel succès, celle des Mahonnais, terme générique désignant les habitants de Minorque ayant émigré en Algérie⁵. Cette île, pauvre, ingrate, à la terre caillouteuse, aride, balayée par la tramontane qui en accentue la sécheresse, n'avait comme ressources qu'une agriculture traditionnelle et une petite industrie textile essentiellement artisanale, qui avaient été stimulées par la présence anglaise, au XVIII^e siècle. Les Minorquins découvrirent l'opportunité d'une émigration en Algérie, lorsque les troupes françaises de la conquête établirent à Mahon leur base d'intendance et leur hôpital arrière. Ils y virent un moyen d'échapper à leur misère. Très vite, quelques Mahonnais tenteront l'aventure. Et bientôt, le mouvement s'amplifiera⁶. Ainsi, de 1830 à 1835, on assiste à une première vague d'émigrés, inorganisée et anarchique. Ils embarquent à Ciudadella ou à Mahon sur des balancelles, faisant le transport de produits divers vers Alger où les jardiniers minorquins sont accueillis à bras ouverts, car ils apportent leur expérience de la culture méditerranéenne ; les terrassiers sont recherchés pour effectuer les travaux d'assainissement que réclame la plaine insalubre de la Mitidja, et les femmes, jeunes de préférence, sont demandées, car on manque de femmes dans ces premiers temps de l'Algérie. Une deuxième vague, en 1835-1836, sera le fait du baron Augustin de Vialar (1799-1868) et amènera essentiellement des travailleurs de la terre, anciens jardiniers dans les *huertas* de l'île. Ils seront employés dans des propriétés appartenant à des citoyens français, travailleront dur et économiseront pour acheter leur propre parcelle de terre. L'Algérois surtout ayant été colonisé, les statistiques montrent un nombre croissant de Mahonnais à Alger, qui passent, entre 1833 et 1843, de 981 à 8 164⁷. En 1880, on compte plus de 10 000 Mahonnais dans l'Algérois, mais, dès 1864,

³ L'expression désigne, sous Louis-Philippe, les hommes distingués, les aristocrates. Ainsi, Alphonse Karr écrivait en 1841 :

« Il n'y a plus que deux classes d'hommes en France... ceux qui portent des gants jaunes et ceux qui n'en portent pas. Quand on dit d'un homme qu'il porte des gants jaunes, qu'on l'appelle un gant jaune, c'est une manière concise de dire un homme comme il faut. C'est en effet tout ce qu'on exige pour qu'un homme soit réputé comme il faut. »

⁴ C'est à eux que fut attribué primitivement le dénominateur de « colon », c'est-à-dire un émigré qui a quitté son pays pour aller exploiter une terre, faire du commerce, etc., dans une colonie où il s'est installé à demeure. Le terme sera ensuite élargi à tous les civils européens peuplant l'Algérie.

⁵ Le nom officiel de « Possession française dans le nord de l'Afrique » apparaît pour la première fois dans une ordonnance du 22 mars 1832, et celui d'« Algérie » dans une lettre officielle du ministre de la Guerre au général Valée, en 1838, que confirmera l'Ordonnance du Roi des Français n° 7654 de 1838 relative à « L'administration civile en Algérie ».

⁶ Guy TUDURY, *La prodigieuse histoire des Mahonnais en Algérie. De Minorque en Algérie à partir de 1830*, Nîmes, Éditions Lacour, 1992, p. 86.

⁷ René LESPÈS, *Alger. Étude de géographie et d'histoire urbaine* (Coll. du centenaire de l'Algérie), Paris, Librairie Félix Alcan, 1930, p. 568.

le flux migratoire avait commencé à se ralentir. Au total, c'est 42 % de la population minorquine qui avait émigré spontanément et volontairement en Algérie. Deux de mes racines familiales sont d'origine minorquine. J'ai rappelé leur souvenir dans une publication académique, en 2011⁸.

La question des Mahonnais nous amène à parler de la présence des Espagnols en Algérie. Ils occupaient la région d'Oran depuis 1509, date à laquelle le cardinal Cisneros (1456-1517), afin d'en finir avec les incursions des pirates barbaresques, s'était emparé de la partie septentrionale de l'Afrique. En 1791, ce territoire avait été cédé au dey d'Alger en échange d'avantages commerciaux, et lors du débarquement des troupes françaises, il restait peu d'Espagnols résidant en Oranie. Pour des raisons économiques, malgré les efforts des différents monarques espagnols, à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, et plus encore malgré ceux de Primo de Rivera (1870-1930) qui cherchent à les retenir, des Espagnols, originaires pour la plupart du Levant, vont affluer vers l'Algérie, de manière ininterrompue dès 1830 jusqu'à la seconde décennie du XX^e siècle, date à partir de laquelle ils choisiront l'émigration vers l'Amérique latine, et plus spécialement vers l'Argentine⁹. Ils se répandront sur tout le territoire, tout naturellement à Oran dans la *Baseta* mais aussi à Alger, dans la *Cantera*, faubourg populaire connu sous le nom de Bab-el-Oued, au nord d'Alger, au-delà de la place du Gouvernement où se côtoyaient pêle-mêle, en 1848,

« des Italiennes avec leurs robes aux couleurs tranchantes ; des Andalouses au petit pied cambré ; des Mahonnaises à la taille si souple, des Françaises de toutes sortes et de toutes qualités des femmes juives avec leur sarmah pyramidal¹⁰; des jeunes Israélites couvertes de dorures, de soie et de velours ; des Mauresques enfin, qui ne laissent voir, sous les mille plis de la gaze qui les enveloppe, que leurs yeux ardents et la chair nue de leurs jambes. Puis des Mahonnais aux chapeaux pointus ornés de velours, des Maltais, des Allemands, des Français, des Nègres, des Arabes [...]»¹¹ ».

Au début du siècle, avant la guerre de 1914, ils seront près d'un demi-million à avoir immigré en Algérie où ils représentent plus de la moitié de la population européenne¹². Par la suite, il est difficile de chiffrer l'importance numérique de cette population du fait de l'automatisme des naturalisations. Le seul témoignage est l'abondance de noms à consonances hispaniques.

Enfin, n'oublions pas dans ce rapide survol de la population algérienne d'origine européenne, les Italiens et les Maltais. Ces derniers, bien adaptés aux conditions climatiques de cette terre, et très motivés par les difficultés économiques de leurs pays, affluèrent et s'installèrent en Algérie, apparemment sans intention de retour. Les Italiens

⁸ Claude LAMBOLEY, « Colons en Algérie. Histoire d'une famille ordinaire », *Bull. Académie des sciences et lettres de Montpellier* 42, 2011, p. 39-55.

⁹ Andrée BACHOUD, « Les Espagnols en Algérie, questions sur l'identité et sur l'intégration », *Exils et migrations ibériques au XX^e siècle* 7, 1999, *Les politiques publiques face au problème migratoire*, p. 205-218.

¹⁰ Le *sarmah* est une coiffure conique, proche du hennin, en or, argent ou cuivre découpé en filigrane qui coiffait les femmes juives.

¹¹ E. QUETIN, « Itinéraire du savant, de l'artiste, de l'homme du monde et du colon », dans *Guide du voyageur en Algérie*, Paris, L. Maisson, librairie-éditeur, 1848, p. 151-152.

¹² À la veille des lois instituant la naturalisation automatique, l'Oranie compte plus d'Espagnols que de Français ; à Oran, les Espagnols sont deux fois plus nombreux que les Français, à Sidi Bel Abbès trois fois plus nombreux, à Saint-Denis-du-Sig près de quatre fois ! Ils sont bien représentés aussi dans l'Algérois, où ils forment un peu plus du quart de la population européenne.

étaient présents en Algérie depuis le début du XIX^e siècle. Il s'agissait alors de migrations saisonnières dans le cadre d'une activité centrée sur la pêche et la récolte du corail avec des installations provisoires sur le littoral nord-africain. Ils se contentaient d'y relâcher quelques semaines, d'y pêcher, de saler sur place puis de repartir en Europe vendre leur récolte de sardines ou d'anchois. Pêcheurs sardes et napolitains mais aussi siciliens, toscans et romains, la conquête ne changea pas leurs habitudes, si ce n'est leur nombre qui s'accrut. Entre 1830 et 1850 ce sont surtout des aventuriers et des pêcheurs, puis des terrassiers, des maçons qui contribueront au développement des infrastructures en Algérie. Plus tard avec la mise en valeur des mines arriveront des Sardes et des Piémontais. Les Italiens garderont surtout le monopole de la pêche et des activités maritimes. En 1886, on recensait en Algérie 44 315 immigrés italiens. C'était la deuxième communauté derrière les Espagnols. Après la Première Guerre mondiale le courant migratoire se tarira. En 1936, on recense 21 009 Italiens mais en 1951 moins de 10 000 avec la persistance de petites communautés à Alger, Philippeville ou Bône¹³.

Quant à Malte, c'était à l'époque une colonie britannique, et les Maltais un peuple colonisé. Les immigrants maltais, très pauvres, se sont installés en Algérie pour des raisons économiques. Leurs débuts y ont été très difficiles, vivant d'abord dans des quartiers indigènes, ils parlaient un idiome arabe compréhensible par les indigènes arabophones d'Afrique du Nord, ce qui leur permettait d'établir des relations commerciales avec ceux-ci. Ces émigrants se sont surtout localisés dans les villes portuaires de l'Algérois et du Constantinois, en particulier à Bône¹⁴. Ils étaient 1 213 en 1833, 15 000 en 1881 mais seulement 5 000 en 1921.

Enfin, afin d'être complet, il ne faut pas oublier les Allemands¹⁵ et les Suisses¹⁶, mais leur implantation en Algérie est marginale car ils supportaient mal les rigueurs du climat et quoique d'apparence robuste, ils offraient peu de résistance aux fièvres paludéennes. Leur mortalité dépasse largement celle des autres populations. On note 601 demandes de naturalisation de 1865 à 1874, 1 766 de 1875 à 1884, 3 381 de 1885 à 1894.

Mais qu'en est-il des « Français de France » comme on les appelait en Algérie ? En fait, après la conquête, si on excepte les colons en gants jaunes cités plus haut, peu de Français de la métropole seront disposés à tenter l'aventure d'une installation dans cette terre africaine. Ce sont des circonstances politiques et des nécessités économiques qui amenèrent certains à émigrer. Beaucoup ne résistèrent pas au climat, ou aux difficultés d'exploitation, et s'en retournèrent.

Conduisant, dès 1841, la conquête de l'Algérie avec une brutalité qui lui sera reprochée, Bugeaud (1784-1849), dont la devise était *Ense et aratro* (« Par le fer et par la charrue »), se posant en héritier de la tradition romaine, souhaitera compléter sa conquête guerrière par l'établissement de colons militaires, soldats libérés ou libérables, construisant des villages dans un souci plus stratégique qu'économique. Cette tentative de peuplement, limitée, fut quasiment un échec, d'autant que la classe politique en France s'opposait, souvent avec virulence, à cette idée de colonisation¹⁷.

¹³ Hugo VERMEREN, *Les Italiens de Bône (1865-1940). Migrations méditerranéennes et colonisations de peuplement en Algérie*, Rome, Publications de l'École française de Rome, 2022.

¹⁴ Marc DONATO, *L'émigration des Maltais au XIX^e siècle* (coll. Africa Nostra), Montpellier, éd. Mémoire de notre temps, 1985.

¹⁵ Jean-Maurice DI COSTANZO, « L'émigration allemande en Algérie de 1830 à 1890 », *Cahiers d'Études Germaniques* 13, 1987, p. 61-72, https://www.persee.fr/doc/cetge_0751-4239_1987_num_13_1_1022.

¹⁶ Sur l'émigration suisse en Algérie, <https://cdha.fr/lemigration-suisse-en-algerie>.

¹⁷ Victor DEMONTÈS, *La colonisation militaire sous Bugeaud*, Paris, E. Larose – Alger, Imprimerie algérienne, 1917.

Alors que les gouvernements précédents n'avaient su que faire de ce territoire conquis, c'est la Seconde République qui essaya, après l'échec de Bugeaud, d'aborder la question du peuplement colonial. Dès le 19 septembre 1848, les députés avaient voté l'ouverture au ministère de la Guerre d'un crédit de 50 millions de francs qui devait servir spécialement à l'établissement de colonies agricoles dans les provinces de l'Algérie et aux travaux d'utilité publique destinés à en assurer la prospérité. Sur ce crédit, la création de quarante-deux colonies fut entreprise dans les derniers mois de 1848 et douze autres dans l'année suivante, sur les mêmes fonds. Les premiers villages furent utilisés pour résoudre la crise engendrée par la mise au chômage des ouvriers parisiens, lors de la fermeture des ateliers nationaux, en 1848¹⁸. Pour éviter une révolte, le gouvernement libéral envoya en Algérie les ouvriers les plus turbulents et les plus dénués de ressources. Parmi eux se trouvaient des ouvriers de la métallurgie, du textile ou de l'imprimerie, mais également des artisans charpentiers ou maçons, des commerçants et des employés. Ce fut le premier cas officiel d'importation massive de population française. Ce fut l'échec. On ne transforme pas un ouvrier citadin en paysan, dans un pays hostile¹⁹.

La deuxième tentative eut lieu en 1852, après le coup d'État du Prince-Président, le 2 décembre 1851. Les républicains révolutionnaires furent condamnés à l'exil en Algérie. Ce fut un nouvel échec. Rares sont ceux qui firent souche.

C'est dans ce contexte que naquit, en 1848, l'idée des villages départementaux qui se concrétisera vers 1853. Celle-ci fut étudiée et propagée par un juge au tribunal de commerce d'Alger, M. Cœur de Roy, qui, dans un mémoire de la Société agricole de l'Algérie²⁰ fit appel au concours du gouvernement et des administrations préfectorales. Dans l'esprit des initiateurs, la seule manière efficace pour peupler l'Algérie et y apporter le progrès était de créer des villages à l'image des comptoirs fondés, dans l'Antiquité, par les cités grecques de l'Asie Mineure. Une campagne de presse, favorable à ce projet, fut lancée. Onze départements se portèrent candidats²¹. La Haute-Saône se trouvait, alors, en grande difficulté. Y sévissaient le choléra, la maladie de la pomme de terre, l'insuffisance des récoltes. Ému par ces misères qui poussaient les paysans de son département à émigrer, le préfet de la Haute-Saône, Hippolyte Dieu (1812-1887), fut séduit par le projet. Il fut donc décidé de créer un village franc-comtois. Quarante-huit familles déposèrent leur candidature. Je suis originaire de deux de ces familles qui s'allieront plus tard, en Algérie. J'ai raconté leur histoire dans une communication académique en 2004²². D'abord favorable au projet, le gouvernement marqua très vite beaucoup de réticence, freinant la fondation de deux autres colonies franc-comtoises, à l'initiative de Lure et de Gray, que souhaitait le préfet Dieu, et bloquant la création de villages souhaitée par d'autres départements. La crainte de créer des communautés

¹⁸ Victor DEMONTÈS, « Les colonies agricoles de 1848 », *Congrès de la colonisation rurale, 4. La colonisation rurale dans les principaux pays de peuplement* (Alger 26-29 mai 1930), Alger, Comité de l'Afrique française, anc. impr. Victor Heinz, p. 1-24.

¹⁹ Alain LARDILLIER, *Le peuplement français en Algérie de 1830 à 1900 : les raisons de son échec*, Versailles, éditions de l'Atlantrophe, 1992.

²⁰ CŒUR DE ROY, *Mémoire tendant à appeler le concours du gouvernement et des administrations départementales pour l'exécution du projet d'établissement en Algérie de 86 colonies agricoles et industrielles sous la dénomination de colonies départementales*, Alger, Imprimerie de A. Bourget, 1853.

²¹ La Haute-Saône, le Dauphiné, la Meuse, la Seine-Inférieure, l'Orne, le Morbihan, la Charente-Inférieure, le Cantal, la Nièvre, le Gers et l'Ariège.

²² Claude LAMBOLEY, « Une colonie franc-comtoise en Algérie au XIX^e siècle », *Bull. Académie des sciences et lettres de Montpellier* 35, 2004, p. 183-199.

homogènes susceptibles de s'opposer au régime impérial et l'influence des milieux indigénophiles furent cause de cet arrêt²³. Pour différentes raisons que j'ai déjà analysées, la réussite sera loin d'être éclatante. Du fait des difficultés de la vie de colon, certains des enfants issus des pionniers, devenus adultes et ayant fondé une nouvelle famille, quittèrent, très tôt, le village pour s'installer dans d'autres contrées réputées plus riches ou des villes plus attrayantes, comme Alger. Cependant, malgré les difficultés, d'autres enfants de ces pionniers s'accrochèrent à leur terre. Ce fut le cas de certains membres de ma famille qui restèrent sur place. À la fin du siècle, un de mes parents apparaîtra comme un des plus gros propriétaires des lieux avec 41 hectares, ce qui, compte tenu des conditions locales, était loin d'être rémunérateur, mais témoignait de son acharnement au travail.

Une autre migration métropolitaine est à signaler, celle des Alsaciens-Lorrains. Elle se fit en deux vagues. La première vague, entre 1830 et 1860, correspond à la conquête militaire puis au peuplement systématique. Cette migration venue du nord de la Lorraine et surtout de l'Alsace vers l'Algérie a été relativement importante. Elle a pour cause des raisons à la fois démographiques et économiques²⁴. L'essor démographique, qu'avaient connu, pendant la première moitié du XIX^e siècle, la Lorraine et surtout l'Alsace, était alors contrarié par de multiples crises de subsistance. Le pays est, à cette époque, au bord de la famine. Entre 1846 et 1856, on estime à environ 7 600 le nombre d'Alsaciens ayant émigré en Algérie. Ces migrants alsaciens-lorrains ont constitué, alors, entre un cinquième et un quart de la population française d'Algérie. Un ralentissement se produira dans les années 1860 à 1870, avec la colonisation capitaliste voulue par Napoléon III et l'abandon de toute aide gouvernementale avec la suppression de la gratuité des concessions et des aides financières gouvernementales à l'installation.

Une seconde vague est consécutive à l'annexion de l'Alsace et d'une partie de la Lorraine par la Prusse, en 1871, qui conduisit beaucoup d'Alsaciens, et dans une moindre mesure des Lorrains, à s'expatrier. Les premiers départs eurent lieu dès l'été 1871. Un rapport de 1873²⁵ évaluait à 2 500 le nombre d'Alsaciens-Lorrains ayant émigré en Algérie après la guerre, soit 449 familles dont seules 32, qui pouvaient justifier d'un capital de 5 000 francs, avaient reçu des concessions en toute propriété ; les 417 autres, qui étaient sans ressources, bénéficiaient de l'aide de riches associations. Dans l'ensemble, cette implantation fut une réussite dans la mesure où les colons s'enracinèrent et firent souche. Au total, entre 1874 et 1914, il est admis que l'Algérie a accueilli 12 000 à 15 000 Alsaciens-Lorrains. Plusieurs souches de ma famille ont participé à ces deux vagues d'émigration²⁶.

Pour répondre à des crises démographiques chroniques et peupler son empire colonial, la France pratiquera une politique d'intégration et d'assimilation des immigrants, surtout lorsqu'ils sont européens. Dès 1847, on compte 109 400 Européens colonisant l'Algérie, dont un peu moins d'une moitié de Français. En 1931, on en comptera 881 000 (pour un peu plus de six millions d'Algériens). Unis par un lien

²³ Tarik BELLAHSENE, *La colonisation en Algérie : processus et procédures de création des centres de peuplement. Institutions, intervenants et outils : les cas de Grande Kabylie, 1857-1899, de la plaine vers la montagne*. Thèse Université Paris VIII, 2006, p. 375.

²⁴ Fabienne FISCHER, *Alsaciens et Lorrains en Algérie : histoire d'une migration : 1830-1914*, Nice, éditions Jacques Gandini, 1999 ; ead., « Les Alsaciens et les Lorrains en Algérie avant 1871 », *Revue française d'histoire d'Outre-mer* 84, 1997, n° 317, p. 57-70.

²⁵ Auguste GUYNEMER, *Situation des Alsaciens-Lorrains en Algérie* (Mars 1873), Paris, Impr. centr. des chemins de fer A. Chaix et Cie, 1873.

²⁶ Claude LAMBOLEY, « Présence des Alsaciens-Lorrains en Algérie : à propos d'une histoire familiale », *Bull. Académie des sciences et lettres de Montpellier* 53, 2022, p. 289-306.

commun : leur attachement à cette terre qu'ils considéraient comme leur patrie, tous se fondront dans un creuset commun qu'on appelait les « Français d'Algérie » puis, après le dramatique exode de 1962, qu'on nomma les « Pieds-noirs », ce qui leur donnera une identité originale. Ils seront alors 1 000 000.

Une identité originale

Énumérer les références identitaires d'une communauté est chose difficile car l'identité n'est pas figée. Je retiendrai la définition qu'en donne Marie-Christine Fourny : « modalité à partir de laquelle une société fonde la conscience de sa singularité en la référant à un espace qu'elle institue sien »²⁷. C'est une véritable construction intellectuelle, sociale ou politique, qui s'élabore autour d'un pays rural, d'une ville, ou d'une « région » plus large, plus ou moins fortement mythifiée, ici l'Algérie vécue après l'exode comme un paradis perdu.

L'accent est un marqueur fort de l'identité pied-noir. Une oreille exercée identifiait facilement un Bônois ou un Oranais se disant fièrement être de « Bouône » ou d'« Oron ». Il est surtout évident dans la classe populaire. On le rencontrait par exemple, dans le quartier de la Marine à Oran où le petit peuple était surtout composé d'Espagnols, ou dans le quartier de Bab-el-Oued à Alger où se côtoyaient Espagnols surtout, mais aussi Maltais, Italiens et Juifs. Je me souviens qu'au Lycée Gautier, proche de la rue Michelet, où j'ai fait mes études, peu de mes condisciples avait d'accent. En général, les gens d'un niveau social supérieur ou appartenant à des professions intellectuelles ne l'avaient pas ou sinon à peine perceptible, par exemple au téléphone, révélateur impitoyable. Mais en Algérie, les habitants avaient peu conscience de cet accent.

« Historiquement », écrit André Lanly, linguiste²⁸, « la prononciation des Français d'Afrique du Nord continue bien celle des Français du Midi : mais au contact de sujets articulant d'une manière différente, plus gutturale, Arabes et Espagnols – au contact aussi des anciens militaires au ton martial – la phonation s'est durcie et, en quelque sorte, s'est virilisée ». C'est après l'exode que les rapatriés ont exploité cet accent comme marqueur de leur identité avec *La famille Hernandez*, pièce de théâtre créée par Geneviève Baïlac (1922-2019) en 1957 sur le thème de la vie des pieds-noirs dans l'Algérie de la fin des années 1950, ou des artistes comme l'humoriste Robert Castel ou le comédien Roger Hanin, tous deux natifs de Bab-el-Oued. Cet accent, que la France raillait dans les années 1960 à 1980, se perd de nos jours. La raison en est la fuite du temps, le renouvellement des générations et le brassage des populations, les anciens rapatriés ayant souvent quitté les quartiers HLM où ils avaient été regroupés après l'exode. Seule une oreille attentive peut de nos jours reconnaître l'origine pied-noir d'une personne à la façon de prononcer le « r » et le « t ».

Plus que l'accent, le parler pied-noir était un marqueur identitaire²⁹. Jusqu'à la fin du Second Empire, les communautés ne se mélangeant pas, chacune parlait son patois ou sa langue. Tout va changer avec le brassage de la population algérienne favorisé par l'enseignement primaire, le service militaire et les mariages mixtes³⁰. Le pataouète,

²⁷ Marie-Christine FOURNY, *Identités et dynamiques territoriales. Coopération, différenciation, temporalités*. Thèse d'habilitation à diriger des recherches, Grenoble, Université Joseph-Fournier, 2005.

²⁸ André LANLY, *Le français d'Afrique du Nord. Étude linguistique*, Paris (1^{re} éd. PUF 1962), Bordas (Coll : Études), 1991.

²⁹ Léon MAZZELA, *Le parler pied-noir. Mots et expressions de là-bas*, Paris, Payot & Rivages, 2017.

³⁰ Marc BAROLI, *La vie quotidienne des Français d'Algérie, 1830-1914*, Paris, Hachette, 1967.

apparu à la fin du siècle, est l'idiome le plus connu, gouaille imagée, mélange de français, d'espagnol, d'italien et d'arabe. C'était plus un parler de ville qu'un parler de la campagne. Il ne se parlait qu'à Bab-el-Oued et était ignoré des Oranais, des Constantinis, ou des Bônois qui parlaient, selon les lieux, une langue française mêlée d'espagnol ou d'italien. À Alger, par exemple, au-delà de la place du Gouvernement, le français gagnait en pureté ce qu'il perdait en pittoresque au fur et à mesure qu'on se rapprochait du square Bresson. C'est Auguste Robinet dit Musette qui, en 1895, grâce à son héros, Cagayous, « Le roi des salaouetches³¹ », originaire de *Bablouete* (Bab-el-Oued), et ses acolytes, Embrouilloun, Bacora et la « Calotte jaune », va populariser dans ses écrits ce parler dont les étymologistes ont recherché les origines aux sources diverses, espagnoles à Bab-el-Oued, italiennes dans le quartier de la Marine, arabes à la Casbah et françaises³².

C'est par un vocabulaire métissé et une série d'expressions imagées qu'on reconnaît un Pied-noir et que ces derniers se reconnaissent entre eux. Ce parler³³, lointain héritier de la *lingua franca* de l'époque turque est un langage pittoresque, imagé, viril, voire machiste, fort en gueule, fanfaron, coloré, tout en exclamations et gestuelle, témoignant d'un certain sens du tragique et d'un immense appétit de vivre. Si l'on en croit Roland Bacri³⁴ « pour bien le maîtriser, il faut aussi apprendre à tomber la veste, taper la sieste, boire l'anisette, faire le bras d'honneur, taper le bain en bas la mer... ». Les emprunts aux vocabulaires étrangers sont nombreux pour illustrer certains domaines de la vie : la cuisine, la mer et la pêche, la campagne et la chasse, la fête, la bagarre, le sexe, les injures, les grossièretés en tout genre, l'amour... Ce parler est surtout connu par des mots, « mots de là-bas », qui sont souvent passés dans le langage courant comme « kémia », « merguez », « tchatcher », « caoua » ou « fissa », ou des expressions comme « Poh ! Poh ! Poh ! Tu dis, toi ! », « la purée de nous ôtres ». Certaines de ces expressions sont absurdes mais combien typiques, ainsi : « Si tu meurs avant moi, j'te tue ! » Quant à la grammaire, elle est des plus fantaisistes avec, par exemple, l'emploi du conditionnel au lieu de l'imparfait : « si j'aurais » en est un exemple caractéristique.

Ce parler, encore plus que l'accent, a tendance à disparaître, l'enseignement scolaire y est pour beaucoup. Soixante ans après l'indépendance de l'Algérie, le parler pied-noir s'est figé en se fondant dans le français. Il en reste comme témoin la littérature. En début de siècle, une véritable École littéraire algérienne va se développer avec Louis Bertrand, un des premiers écrivains à avoir utilisé et popularisé le parler ouvrier de Bab-el-Oued dans ses romans, en particulier *Le Sang des races*³⁵. Citons aussi Paul Achard, auteur de *L'Homme de mer*³⁶ et de *Salaouetches*³⁷ ou Gabriel Audisio, qui publie *Les Compagnons de l'Ergador*³⁸ et bien d'autres³⁹. Mais il ne faut pas oublier Albert

³¹ *Salaouetches* : vaurien, débraillé, voyou (avec sympathie).

³² Gabriel AUDISIO : « Audisio raconte Cagayous », *L'Algérieniste* 9, 15 mars 1980, https://alger-roi.fr/Alger/litterature/textes/22_audisio_raconte_cagayous_algerianiste9.htm.

³³ À ne pas confondre avec le sabir parlé par les Arabes.

³⁴ Roland BACRI, <https://exode1962.fr/exode1962/en-savoir-plus/celebres/bacri.html>.

³⁵ Louis BERTRAND, *Le sang des races*, Paris, P. Ollendorff, 1910.

³⁶ Paul ACHARD, *L'homme de mer*, Paris, Les Éditions de France, 1936.

³⁷ Paul ACHARD, *Salaouetches : évocation pittoresque de la vie algérienne en 1900*, Alger, Éditions Baconnier, 1941.

³⁸ Gabriel AUDISIO, *Les Compagnons de l'Ergador*. Paris, Gallimard, 1941.

³⁹ On peut citer aussi Robert RANDAU, *Cassard le Berbère*, Paris, Les Belles-Lettres, 1921 ; Louis LECOQ, *Pascualète l'Algérien*, Paris, Albin Michel, 1934 ; Louis LECOQ et Charles HAZEL, *Broumitche et le Kabyle*, Paris, Arthème Fayard, s. d. ; Lucienne FAVRE, *Bab-el-Oued*, Paris, éd. La Table Ronde, 1946 ; Ferdinand DUCHÈNE, *Mouna, Cachir et Couscous*, Paris, Albin

Camus qui, dans son œuvre à portée universelle, se souvient de son Algérie natale qu'il célébrera dans *Noces*⁴⁰. N'écrit-il pas :

« Alors Coco y s'avance et y lui dit : 'Arrête un peu, arrête'. L'autre y dit : 'Qu'est-ce qu'y a ?'. Alors Coco y lui dit : 'Je vas te donner des coups. – À moi tu vas donner des coups ?' Alors y met la main derrière, mais c'était scousa⁴¹. Alors Coco y lui dit : 'Mets pas ta main derrière, parce qu'après j'te choppe le 6-35⁴² et t'y mangeras des coups⁴³ quand même'... Alors j'y ai donné un taquet⁴⁴. Coco y tapait, moi je tapais, Lucien y tapait. Moi j'en avais un dans un coin et avec la tête : 'Bom, bom'. Alors les agents y sont venus. Y nous ont mis les chaînes⁴⁵, dis. La honte à la figure, j'avais, de traverser tout Bab-el-Oued » ?

Nous rapprocherons de la littérature la musique. Celle-ci intègre des éléments de musique française traditionnelle, de flamenco, de musique arabo-andalouse et de chansons populaires algériennes. Après l'exode elle va exprimer la nostalgie, le chagrin et l'attachement à un paradis perdu. Les chansons évoquent souvent les paysages d'Algérie, les souvenirs d'enfance, les traditions familiales et les amitiés perdues. Le plus célèbre des chanteurs pieds-noirs, est Enrico Macias, dont les titres les plus connus, sont : *J'ai quitté mon pays*, *Les filles de mon pays* et *Mélisa*.

Qu'en est-il des arts plastiques ? Participent-ils de cette identité ? Entre les deux guerres est née, à l'initiative des artistes pieds-noirs voulant s'émanciper des Orientalistes, l'École d'Alger qui s'épanouira jusqu'en 1961. Cette école de peinture contemporaine s'étend sur près de 40 ans, avec deux périodes très différentes : depuis la création du prix Abd-el-Tif, en 1907, jusqu'aux années 1920-1940, l'inspiration y est typique des arts des années trente ; au-delà, jusqu'en 1960, la peinture algéroise est contemporaine de l'après-guerre souvent non figurative. L'originalité de cette École d'Alger était d'opposer à un orientalisme rêvé un orientalisme vécu.

Les artistes sont trop nombreux pour être tous cités, en voici quelques-uns : pour la première période Albert Marquet (1875-1947), Louis Bénisti (1903-1995), Jean de Maisonseul (1912-1999), Armand Assus (1892-1977), un des chefs de file de cette école qui, ami proche d'Emmanuel Roblès et d'Albert Camus, faisait le lien entre peinture et littérature ; pour la seconde, Sauveur Galliero (1914-1963)⁴⁶, Jean Simian (1910-1992), René Sintès (1933-1962) et bien d'autres⁴⁷. Ces derniers bénéficieront de l'aide d'Edmond Charlot (1915-2004)⁴⁸, éditeur qui tenait la librairie « Les Vraies Richesses », sise rue Charras à Alger, où exposeront ces peintres. Pour Jules Roy, « La bande à Charlot devint l'École d'Alger ». C'est Albert Camus, leur ami, qui rédigeait les notices pour leurs catalogues d'expositions⁴⁹.

Michel, 1930 ; Georges GALUNAUD, *Gavatcho*, Alger, éd. Barbry, 1956 ; Jean SIMONET, *Double Tchatche*, Alger, Éditions Baconnier, 1959 ; Gilbert ESPINAL, *Le patio à Augustias* (comédie en 2 actes), Oran, Imprimerie L. Fouque, 1958 (Éditions du Scorpion, 1961).

⁴⁰ Albert CAMUS, *Noces. L'été*, Paris, Folio, 1972.

⁴¹ « Faire scusa » : faire semblant.

⁴² « Le 6,35 » : les fesses, le derrière.

⁴³ « Manger des coups » : recevoir la bastonnade.

⁴⁴ « Donner un taquet » : donner une gifle ou un coup de poing.

⁴⁵ « Mettre les chaînes » : mettre les menottes.

⁴⁶ Condisciple de Camus au lycée Bugeaud, il est le Meursault de *L'Étranger*.

⁴⁷ Jean-Pierre BENISTI, « Les arts plastiques à Alger de 1940 à 1975 », <https://blogs.mediapart.fr/jean-pierre-benisti/blog/120424/les-arts-plastiques-alger-de-1940-1975>.

⁴⁸ Edmond Charlot a été l'éditeur d'Albert Camus, de Jean Giono, de Jules Roy, d'Emmanuel Roblès.

⁴⁹ Élisabeth CAZENAVE, *Albert Camus et le monde de l'Art : 1913-1960*, Anet, Atelier Fol'fer, 2009.

À travers les arts plastiques ces artistes ont joué un rôle important dans l'expression de l'identité pied-noir en contribuant à représenter la beauté de l'Algérie, tout en intégrant des éléments de la culture française. Des expositions actuelles, souvent organisées par des associations de Pieds-noirs, permettent de mettre en lumière leurs successeurs d'aujourd'hui qui s'inspirent de leur héritage, contribuant à renforcer le sentiment d'appartenance et à célébrer la richesse culturelle de cette communauté.

Mais un marqueur identitaire a pris le pas sur tous les autres : la cuisine. C'est le marqueur le plus pérenne. Pour beaucoup de Pieds-noirs, cette cuisine reste un lien inaliénable avec leur terre d'origine. De nombreux plats (bricks, merguez, couscous, tajines...) sont originaires de la cuisine du Maghreb qui est sa composante principale. Ceci explique que la viande de porc et les sauces au vin soient assez peu présentes.

L'anisette est incontournable à l'apéritif, à base d'anis vert et d'autres plantes. Elle s'accompagne de la *kémia*, assortiment d'amuse-gueules, appelées aussi *tapas* en espagnol.

Nous ne détaillerons pas toutes les variétés culinaires tant celles-ci sont nombreuses et savoureuses, nous en signalerons seulement certaines, par exemple en entrée la *calentica* ou *calentita*, plat algérien d'origine hispano-oranaise à base de farine de pois chiches, ayant l'aspect d'un flan, la *choukchouka* plat traditionnel des Juifs d'Algérie, aux poivrons ou aux piments verts ou rouges, et le plus souvent aux oignons et à la tomate, ou encore la *coca* pied-noir qui est un petit chausson farci d'une garniture, la *frita*, mélange de poivrons, tomates et oignons mijotés dans de l'huile d'olive. Sont typiques aussi les sardines en *escabèche*, spécialité pied-noir, marinées dans une sauce tomate, ou les *merguez*, petites saucisses rouges épicées et pimentées à base de viande de bœuf et de mouton, originaire du Maghreb. Comme plat de résistance, nous n'oublierons pas le *couscous* bien connu, chaque famille ayant sa propre recette, la *loubia*, ragout de haricots blancs et la *paëlla* incontournable. Quant aux desserts la spécialité est la *mouna*, brioche originaire de l'Oranie, habituellement confectionnée pour les fêtes de Pâques. Elle était mangée, le lundi de Pâques, à l'occasion d'agapes conviviales lors de pique-niques, appelés *cassouelas*, qui réunissaient sur les plages ou dans des forêts proches tous les Européens d'Algérie qui célébraient l'événement en mangeant, en dansant, en se baignant. On appelait cette tradition « faire la *mouna* ».

Cette identité était l'une des dernières incarnations de la vie solaire des cités méditerranéennes, mélange de joie de vivre, d'ardeur et de paresse. Elle était la marque « d'une race nouvelle orgueilleuse, voluptueuse, hardie »⁵⁰. Les Algériens n'en avaient pas pleinement conscience. C'est l'exode dramatique de 1962 qui en a été le révélateur. Alors que leur accueil en Métropole, du fait d'amalgames injustes et d'une désinformation démagogique, fut parfois très hostile au moment de l'exode, les Pieds-noirs, si divers soient-ils, ont su se fondre dans la communauté métropolitaine, tout en préservant cette identité avec la création de nombreuses associations mémorielles⁵¹, organisant colloques ou voyages-souvenirs, non seulement en Algérie mais aussi dans les pays d'origine. Ils ont alors pris conscience de l'originalité de cette identité et de la richesse de ses racines en amont de la période coloniale⁵². Le temps passant, on pourrait craindre que les générations nouvelles oublient leurs racines et que cette identité ne se résume finalement qu'à des recettes de cuisine. Le succès pérenne, quoiqu'en déclin,

⁵⁰ André GIDE, *Amyntas*, Paris, Mercure de France, 1906.

⁵¹ Tels le Cercle algérieniste, le plus ancien créé en 1973, Généalogie Algérie-Maroc-Tunis, Carnoux racines, Coup de soleil, Racines pieds-noirs ou encore, réunissant les anciens des lycées et collèges d'Alger, Es'mma.

⁵² Jean-Jacques JORDI, « Les Pieds-noirs : constructions identitaires et réinvention des origines », *Hommes et Migrations* 1236, 2002, p. 14-25.

d'évènements populaires comme le pèlerinage des Pieds-noirs au sanctuaire de Notre-Dame de Santa Cruz rapatriée d'Oran à Nîmes, réunissant vieux et jeunes, semble tempérer quelque peu ce pessimisme, mais pour combien de temps⁵³ ?

⁵³ Marlène ALBERT-LLORCA, « La mémoire des Pieds-noirs : une transmission impossible ? », *Horizons Maghrébins – Le droit à la mémoire* 51, 2004, p. 169-176.